Document généré le 13 juil. 2025 13:25

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Jean Pierre Girard écrit à un écrivain vivant

Numéro 126, 2010

URI : https://id.erudit.org/iderudit/61758ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

(2010). Jean Pierre Girard écrit à un écrivain vivant. *Moebius*, (126), 125–134.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Jean Pierre Girard écrit à un écrivain vivant

À Michèle Cloutier Mainguy (†)
À ma mère aussi (†)

C'est à l'autre, à Borges, que les choses arrivent. Moi, je marche dans Buenos Aires, je m'attarde peut-être machinalement pour regarder la voûte d'un vestibule et la grille d'un patio.(...) Je ne sais pas lequel des deux écrit cette page.

Jorge Luis Borges
L'auteur et autres textes

Ça nous fait un peu mal, la musique,
[mais] Finie, la musique...
En l'an 2 000 plus de musique !
Et pourtant, c'était beau...(...)
Jean-Sébastien Bach.
Tu connais ?

Léo Ferré
Mister Giorgina

Tu liras ceci. Tu devineras presque immédiatement que ça s'adresse à toi. D'abord, ça va t'amuser, mais rapidement, tu ne la trouveras plus très drôle. Ensuite ? Ensuite eh bien calme-toi, je t'en prie. Est-ce qu'il reste du bourbon ?

Tu as accepté l'ignorance comme compagne et tu ne te glorifies pas de cette posture impossible, au contraire, tu es même heureux de savoir deux ou trois trucs : ce qu'est un lancer en suspension au basket, qui est Henri Bourassa, où sont les Pyrénées, la différence entre orthodromie et loxodromie (mais tu n'en ferais pas un roman), ou encore ce qu'est la ligne

Maginot, ou comment on dit « mort » en serbe, mais ça s'arrête là, tu ne sais à peu près rien d'autre. Si on t'invite à la télévision ou à la radio, tu réponds poliment et tu ne profères pas d'insanités en ondes, tu es plate, tu ne blasphèmes même pas pendant une conférence, tu crois que, quitte à mourir, il vaut mieux le faire avec politesse. Ainsi, tu restes à peu près digne, crois-tu, ou chevaleresque peut-être, tu penses à ta maman et tu ne dragues personne (sauf les très, très, les vraiment très belles filles, parce que là, quand même... – mais elles le sont toutes, belles, alors tu ne sais plus à quoi t'en tenir, d'autant qu'un autre désœuvré dénichera dans ta phrase précédente une façon perverse de draguer, alors tu as encore tout faux, pauvre hère, mauvais casting, recycle-toi donc une fois pour toutes dans les bagnoles usagées, celles qu'il faut repeindre pour leur donner un peu de lustre).

Tu lis souvent les journaux, tu écoutes la télé, mais tu n'es pas en mesure de saisir toutes les informations essentielles auxquelles tu assistes. Tu te sens dépassé quand l'annonceur te parle d'Haïti en même temps que défilent dans le bas du téléviseur des nouvelles sur les changements climatiques, l'entrée de la Turquie dans l'Europe, les maîtresses d'un golfeur noir, la convergence des médias, la météo, les derniers résultats sportifs, l'opinion d'un sénateur sur la conduite en état d'ivresse, l'intimidation sur des chantiers de construction, une marée noire, la Grèce qui éclate, mais tu ne peux pas tout gober, toi. Tu essaies, tu fais vraiment de ton mieux, tu lis tu lis tu lis et tu regardes. Tu vas te coucher en sachant l'heure et le temps qu'il fera à Vladivostok, mais pas chez toi, tu es impressionné. (Pauvre hère, casting de merde, trouve une bagnole je t'ai dit, et sable-la jusqu'au fer, tes amis à l'époque appelait cet outil merveilleux un *buffer*. Tu passerais bien plusieurs de tes textes au *buffer*, cela dit, et pas juste les tiens.) Tu es épuisé. Tu fermes souvent la télé épuisé. On t'avait dit que c'était une détente, pourtant, cette patente, une télé. Mais il n'en est rien, c'est pas une patente, c'est pas une détente, c'est vraiment l'enfer.

Tu aimais l'histoire au secondaire, mais tu n'avais pas d'ambitions. Tu étais bon en mathémathiques, mais tu n'aimais pas les mathématiques, ce n'est pas de chance.

Tu participes à des spectacles qui marient le texte à la musique, à l'image, au son, au tam-tam, parfois c'est toi qui les montes, tu y arrives grâce à une subvention rachitique décrochée *in extremis* ou alors tu paies de ta poche pour que ça existe. Le soir de la première, on te dit que ton travail est épatant, mais il y a rarement un deuxième soir, pourtant il s'agit de l'impôt des contribuables, non ? Tu parlerais bien de tes interrogations à tes amis, mais plusieurs de tes amis ont *disparu* trop vite – est-ce que c'est ta faute, est-ce que tu as quelque chose à voir dans leur mort ? Peut-être. Sans doute, même. (Tu te questionnes souvent et longtemps sur de subtiles imbécillités. Ce serait quoi, par exemple, *mourir à temps* ?) Tu as parfois une bourse. Tu ne cherches jamais à savoir qui te l'a refusée. Ni qui te l'as accordée.

Tu donnes un cours. Tu donnes une conférence. Tu fais une lecture. Tu interviens à une table ronde. Tu rencontres un écrivain espagnol. Tu laisses un livre d'Andrée A. sur un banc de parc pour élargir son audience. Tu te réfugies chez toi. Tu réponds à une lectrice. Tu ne figures pas dans plusieurs programmes du gouvernement pour faire lire notre belle jeunesse, mais tu es dans quelques-uns d'entre eux, tu es relativement fier de ça, mais tu ne révèles à personne que tu figures dans ces listes, même ta sœur l'ignorait – quand même, ta sœur, elle travaille au ministère et te connaît bien pourtant, voire de mieux en mieux, mais c'est peut-être encore dans ta tête, cette connaissance. Tu ne sais pas quoi dire à tous ceux qui bouclent ainsi leur fin de mois dans les écoles, mais tu les trouves allumés, ils te font du bien, tu considères que les élèves leur vont à ravir, tu es content que des écrivains aillent dans des écoles, tu penses à Elaine, tu aimes beaucoup Elaine, tu signes des pétitions sur internet pour qu'une ministre pose une signature quelque part.

Des honneurs, des tribunes, tu n'y comprends pas grand-chose non plus. Tu vois passer les hommages, les prix et les gagnants, il y en a plein, ce sont des amis ou des inconnus très souvent, mais c'est aussi parfois toi, là-bas, avec un veston ou une robe, ah, tu es là, tu te reconnais au loin, tu dis quelque chose dont tu ne te rappelles pas, tu aimerais avoir pensé à dire autre chose dont tu te rappelles trop tard, et après on

te dit que vous êtes merveilleux, vous, les écrivains, vraiment simples et tout ça, faciles à aborder finalement. Tu penches la tête en signe d'assentiment et tu penses à Dieu, puis à Brel et Ferré, puis à Noëlla. Tu es ébahi et quelquefois envieux, même si au quotidien, dans ton hameau de soixante maisons, on te reconnaît beaucoup trop à ton goût, tu te sens même un peu violé (tu te demandes si on peut réellement se sentir *un peu* violé), mais ton maire te salue au café, et une dame t'interroge sur ton prochain livre parce qu'elle a vu ta photo dans le journal local et qu'elle ne sait pas trop quoi dire quand elle te croise entre les cornichons et les endives au supermarché, ou peut-être vous pourriez venir à l'école, tiens, pourquoi pas dans le cours de français, deuxième cycle du primaire… ? Pas beaucoup de budget, mais vous êtes *de la place* comme on dit, on pourrait s'arranger… La dame est sympathique et ses points de suspension sont interminables. Tu lui dis d'accord.

Tu achètes des endives et tu vas en classe, parce que tu te rappelles des enfants. Ça prend peu de temps, toi, avec les enfants. C'est facile, ça va bien, ce n'est pas trop compliqué. Mais avec eux, tu parleras évidemment d'autre chose que de tes livres (parce que là, vraiment, toi, au deuxième cycle du primaire, ouf, mauvais casting encore, ce serait n'importe quoi, et si ça se trouve ils auraient peur de tes personnages, comme celui de la gamine qui trouve un gant d'enfant sur la chaussée, avec une vraie main dedans). Tu penses à prendre un nez de clown avec toi, mais juste comme ça, dans ta poche, certain de ne pas le montrer ni bien sûr de le porter. Un gri gri en somme, pour le serrer dans ta paume quand tu regarderas les gamins. Les parents des gosses sont déjà à l'école. Ça, tu avais oublié. Les gamins, ce n'est pas aussi simple qu'on pense : il y a toujours des parents autour des gosses, et c'est très long, des parents, c'est plus compliqué. Ça prend beaucoup de temps, toi, avec les parents, ils ont des questions d'ailleurs. Alors tu essaies de répondre, puisque tu es là.

Tu réponds donc que non, ce n'est pas un exutoire, non, ce n'est pas parce qu'une fille t'a plaqué, pas parce que ta mère est morte, non, ce n'est pas une façon de conjurer ta rage devant ce monde, non, pourquoi le roman, pourquoi la nouvelle, pourquoi l'endos de boîte de céréales, tu ne sais

pas, mais c'est pas pour faire des sous, c'est pas à cause d'une blessure d'enfance, pas parce que tu ne pouvais pas être acteur, non, pas pour la gloire ou la postérité, non, enfin : c'est ton avis. Tu es désolé de ne pas être d'accord avec ce dont ils sont certains, et le temps que tu prends pour répondre est un peu lourd dans la bibliothèque. Quand les parents recommencent à chanter la beauté du travail d'écriture, tu n'en peux plus et tu les interromps, tu demandes aux enfants de dessiner un autobus. Au tableau, tu écris *tbouasu*, et pendant que les enfants dessinent, tu révèles aux parents que Jacques Grandmaison craignait qu'on ait un peuple mou, et que toi tu crains surtout qu'on ait une littérature molle, tout ce qui se rapproche de la mélasse, tu voudrais vraiment changer d'école, là, être au Ghana, disons, au Mali, à Bédarieux, mais tu as écrit *tbouasu* au tableau, tu dois donc dire un mot sur le signifiant et le signifié, et faire ça simple parce que cinquante minutes, ça passe vite.

On ne te trouve pas très intéressant. Ton discours non plus. On aurait préféré que tu aies écrit *Aurélie Laflamme*, peut-être, que tu fasses des films, et surtout que tu sois adaptable. Mais tu n'es pas adaptable, tu as de beaux amis qui vivent assez bien grâce à leur adaptabilité – et tu aurais aimé être du lot, à l'époque. Mais une littérature qui suit en silence la procession, brrr, c'est quand même une de tes grandes frayeurs, parce que tu devines qu'un peuple libre n'est pas un peuple qui d'abord écoute, c'est un peuple qui d'abord crée. On est plus dangereux quand on est libre, mais vaut mieux quand même.

Tu vas probablement crever avec cette connaissance minuscule, tu en as bien peur, alors fais-toi donc à l'idée tout de suite, et choisis tout de suite le texte de ton épitaphe – fais court, s'il te plaît. Tu ne sais pas pourquoi il y a de moins en moins d'écriture dans ton pays, et de plus en plus d'histoires, c'est étrange, ça t'épuise ça aussi, tu penses à devenir titulaire de macramé ou de cinéma dans un pays dévasté, ou peut-être y creuser des puits. Tu rêves à un hôtel de campagne où s'accouplent parfois des oiseaux bleus, mais seulement après avoir longtemps hésité, et en se regardant dans les yeux, enivrés d'essayer encore ; ils battent des ailes au moment de l'accouplement. Tu rêves en même temps à des terrains de

football bondés où forniquent des tribus entières de pestiférés au sang vert, il y a des branchies et des écailles, ils baisent sans se poser de questions, et sans se regarder surtout. Ça copule et ça se reproduit, c'est tout, c'est comme un travail, ça gicle partout et c'est dégoûtant, mais tu rêves, tu regardes, tu es témoin, c'est là ta condition, mon enfant. Tu gardes les yeux fermés le plus longtemps possible, évidemment. Tu essaies de te réveiller mais tu es ligoté à ton cauchemar. Pour des raisons somme toute assez tristes, ta fille ne tient plus à te voir aussi souvent, ta femme te quitte, une autre te déteste, une de tes plus essentielles amies a le cancer du sein. Tu épouses toutes ces gifles comme un con vaillant. Il ne manquerait plus que ton chien meure à son tour, et c'est exactement ce qu'il décide de faire, alors tu tournes huit fois sur toi-même, puis tu achètes une maison et un autre chien, c'est la totale, tu pleures un peu mais ça va, tu vas voir les morts après que tout le monde soit parti, tu achètes un très bon scotch, tu manges une pizza seul sur le bord d'un fleuve.

Tu ne comprends presque jamais rien à ton monde, ou alors tu comprends en retard, tu perds beaucoup de temps : tu lis avec une attention terrifiée ce que les journaux racontent d'*Occupation double* et de *Toute la ville en parle*, tu t'impliques à fond, tu fais bouillir de l'eau et tu lances des sachets aromatisés dans une théière, tu constates que des gens extraordinairement sympathiques ont publié des tas de romans, des centaines, tu es ébahi, il y en a même qui publient deux fois par année, waouh, tu as l'air de quoi toi, avec un livre par cinq ans, des fois ça t'embête, tu appellerais bien Bruno, mais il est mort, Jean-Paul, mais il est en Europe, Normand, mais il n'a pas finit sa cure, alors tu penses à Monique, et ça te rassure un moment, penser à Monique. Tu te redresses, tu repenses aux oiseaux bleus, tu essaies à nouveau, mais Amélie Machin fait un tabac en bouffant des coquerelles au salon de Bruxelles et Alexandre Jardinier est mis au programme dans les cégeps, alors tu es encore sur le cul, et bien sûr tu cèdes, tu te dis que tu ne connais rien au roman, à la vie, à ta vie, tu montes à l'étage, tu recommences encore cette phrase dont tu ne connais pas la fin, et il faudra que tu nourrisses les chats aussi, et puis tu ne sais pas comment il faut dire à tout le monde, tout le monde, de LIRE À HAUTE VOIX, tout le temps, sinon ça ne vaut presque pas la peine. Mais tu n'écriras jamais pour

plaire, toi… Pourquoi ? Tu ne sais pas pourquoi. Tu es une sorte de demeuré, parfois émouvant. (D'ailleurs, c'est toujours noir, blanc ou mauve avec toi : soit on ne te lit pas, soit on ne te comprend pas, soit tu es un objet d'études. Tu trouves qu'il n'y pas beaucoup d'espace pour dormir entre deux feuilles de papier.) Le soir même, pendant les nouvelles télévisées, tu penses à l'expression : *Intention de connaître.*

Le cirque recommence, tu ne te trouves pas rigolo. Immédiatement vaincu, tu remontes à l'étage et tu écris sur le mur : *Tentative de connaître*. Tu changes ensuite *connaître* pour *connaissance*. Puis tu changes *tentative* pour *occasion*. Plus tard, il est vraiment tard, tu changes à nouveau *connaissance* pour *connaître*. Tu répètes le résultat à haute voix, souvent. Tu penses à Flaubert, à Richard Desjardins, à Edgar Fruitier, tu ne sais pas pourquoi, c'est comme un fil de presse que tu lirais en braille. À la fin, ta phrase est devenue : *Une occasion de connaître*. Tu es presque content, mais soudain, tu te rappelles que ce n'est *pas* la fin, non monsieur, c'est juste l'aube, un soleil, ça commence, quelque chose commence, c'est juste une phrase, et tu es encore épuisé, surtout en te rappelant qu'en après-midi, ton oncle viendra faire signer un de tes livres parce qu'il est très fier de toi et que son frère, ton papa, est mort. L'après-midi survient et ton oncle te regarde en souriant ; c'est bien lui, c'est le frère de ton papa. Tu lui souris. Il te donne des lunettes de lecture et tu dis merci. Ton oncle s'en va et toi tu balaies ton bureau d'ordinateur. Toi aussi, tu es fier de ton oncle, mais tu ne le lui as pas dit.

Mais balayer le bureau d'ordi, eh bien bravo ! Car ainsi, et grâce aux nouvelles lunettes, tu crois voir plus clairement ta phrase – ce sont de très beaux moments dans la vie, quand on croit qu'on voit plus clairement. Surtout qu'avec *Une occasion de connaître,* tu es certain pendant une petite seconde que tu tiens là le début de ta propre définition d'un roman, *de ce que c'est,* un roman. C'est vraiment wouaf, ça te fait vraiment du bien. Tu voudrais que ce monde soit un peu plus ironique, et un peu moins humoristique, ou sarcastique, ou désobligeant. L'humour est tellement sérieux, ici. Ce n'est pas drôle. Mais tu n'as pas prise sur ce genre de rêve, tu n'es même pas éditeur. Te laisse pas aller.

Confusément, tu acceptes que, quand ton désir d'écrire est dirigé vers l'expression de ton idée, de ta quête, de ton obsession, de ta vie, ou encore vers l'opposition à l'injustice, vers l'accession à la liberté, vers la promotion d'une cause, l'environnement, l'éthique, la morale, les rivières à sauver, les Premières Nations à reconnaître, tes souvenirs, tes douleurs, ta première blonde, enfin, toutes ces intrigantes nécessités, eh bien tu seras immensément nécessaire à ce monde et tu feras assurément œuvre de bien, c'est génial, mais si c'était toi qui le faisais, tu ne ferais pas œuvre d'écriture, mon garçon. Malheureusement. Pas toi. Tu aurais bien aimé, pourtant. D'autres le peuvent ; d'autres le font. Tu aimes ces autres. Tu signes d'autres pétitions, tu donnes des sous pour sauver des saumons, tu visites des réserves, tu organises des rencontres, tu participes à des réunions importantes (tu aimes Louis entre autres, et Laure aussi, pour leur dévouement, mais la vie s'est chargée de vous éloigner un peu), alors ce beau projet-là, ces causes si nobles auxquelles tu donnes ta caution, ça ne semble pas être pour toi. Il y a Camus et il y a Sartre. Tu n'es pas Camus, mais Dieu que tu n'es pas Sartre. Tu devrais louer une voiture et trouver un travail qui t'oblige à te coucher tôt. Tu pourrais aussi rouler avec cette voiture et choisir une ligne droite, je suggère le Cap Horn.

Tu te crois peut-être seul, mais tu ne l'es pas. Car moi, je sais que tu es là, toi, écrivain vivant.

Tu constates chaque jour, devant un verre de lait dans lequel flottent des pépites de chocolat, tu constates à quel point tu es inquiet, mais c'est une crainte qui ne monte jamais très haut, qui ne descend jamais très bas non plus, c'est comme un état normal en fait, cette inquiétude, cette absence de virgule, cet affront au vocabulaire et à la grammaire, cet assaut est comme une évidence, et te voilà une seconde libéré de toi, c'est un insupportable état d'apesanteur qui te questionne lui aussi, mais tu conserves des chances de parler en notre nom à tous, un jour, et je crois vraiment que tu le feras. Tu crieras peut-être, ce jour-là, de douleur, c'est vrai, dans ce que tu auras saisi être un désert gris et jaune, un décor, et tu écriras des oraisons, mais tu crieras quand même, tu ne seras pas un comédon sur cette face-là du globe. On n'achètera pas tes livres, c'est vrai,

mais sois fier de quelque chose là-dedans. Du moulin à viande, tu auras refusé de tourner la poignée. Tu ne cherches pas à me plaire. Ni à eux. Ni à toi d'ailleurs. Sois fier de quelque chose là-dedans.

Tu as une vision un peu différente, un autre regard, c'est simple, calme-toi, tu es comme tout le monde, n'en fais pas un drame et reste généreux – et à ton endroit d'abord, si tu veux mon avis. Tu vois les mêmes choses que nous, mais d'un autre angle, c'est tout, comme si ton corps était battu par les mêmes vents, et que file vers le lointain une complainte qui n'a rien de triste : ta voix. Elle est un peu étrange, ta vision, mais elle est familière aussi : une vision en oblique de ce que sont le travail, la nécessité, l'éthique, l'esthétique, l'issue, et l'ironie surtout, cette inestimable distance en regard de l'expérience humaine, qui est si outrageusement absente du discours ambiant, ici et là dans le monde. (L'ironie, qui n'est pas le sarcasme, la dérision, ni surtout l'humour – qui peuvent être tour à tour des engins de mort. L'ironie, une mise en perspective des expériences humaines, une question de relativité : s'ouvrir, simplement, à ce qu'on ignore ; douter une seconde de nos certitudes, pour éviter de commettre assassinats sur assassinats, avec nos ragots, nos dagues, nos calomnies, nos impulsions et nos théories, nos certitudes de fous et de folles, nos chroniques rédigées trop vite, quand on s'agenouille poliment devant ce qu'on claironne ensuite n'avoir pas eu le choix de s'agenouiller : l'actualité à commenter.)

Tu te méfies de toi d'abord, des autres ensuite, et de tes certitudes. Comme de démons. Les démons sont là dans les réunions, d'ailleurs, les fêtes. Ces amis, ces pairs, tu les regardes mais tu ne sais rien de leur vie et de leurs souffrances intimes, alors tu offres des *shooters* et tu tends la main vers eux, vers cette nuit-là, ces douleurs qu'ils traînent partout, vers ce bruit infernal qu'ils émettent, tu balbuties n'importe quoi et on croit que tu as trop bu ou que tu n'as pas assez dormi (on a parfois raison), mais tu tendras toujours la main vers leur bruit, tu vous donneras toujours une chance, tu es fou mais tu aimes complètement, sans raison ni bouclier, et ils sont comme toi, eux aussi, ces pairs : assez fatigués.

Tu ne peux rien à ta peur, mais tu as pris l'avion en octobre 2001, et tu n'es toujours pas vacciné contre le H1N1. Tu entends d'ailleurs, dans ces mêmes vents qui te plaquent au sol ce soir, les admonestations des nouveaux moralistes, les risées de ceux qui estiment savoir, les imprécations des fanatiques, les avis de motion dans les réunions, la censure apparemment anodine pour l'évocation d'un coït dans une revue étudiante, et ce qui te désespère, ce n'est pas que les plus dangereux de ces prêtres signent des chroniques dans les quotidiens des deux hémisphères, mais bien qu'ils signent les mêmes chroniques le lendemain, si sûrs d'eux-mêmes, en changeant le titre. Tu penses de moins en moins à faire attention à tout le monde, et surtout pas à ceux qui occupent les tribunes en aveugles, quand ce n'est pas en despotes. Un immense privilège implique un immense devoir.

Tu sais que tu es la loi. Tu refuses encore le rôle, mais tu le sais.

Tu vois venir ce monde, et tu comprends qu'on va te reprocher ce savoir. Tu es désemparé comme un bonobo aux rênes d'un éléphant indien. Tu n'interviens presque plus d'ailleurs, tu te demandes comment incarner cette étrange foi.

Alors, calme-toi.

Tu es un écrivain vivant, tu es un homme et tu es une femme, tu es un ver de terre et un mollusque, tu es une gloire et tu es vivant. Et tu n'es pas seul dans le maquis. On parle même d'une véritable armée.

Beaucoup de choses tirent à leur fin. Sois encore là à ce moment, s'il te plaît.

Moi, j'ai vraiment besoin de toi.

Notre-Dame-des-Prairies
Octobre 2009 – Mai 2010